

PAUL-HENRI STAHL, MON DIRECTEUR DE THÈSE

GALINA KABAKOVA\*

ABSTRACT

PAUL HENRI STAHL, MY DOCTORAL DISSERTATION SUPERVISOR

The article summarises the personal experience of the author who, arriving in Paris in 1990, enrolled in a second doctorate at the École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS), as she soon realized her first doctorate, earned in Moscow, will not allow her to pursue an academic career in France. With great warmth and gratitude, the author describes the personality of her new doctoral supervisor, Paul Henri Stahl, showing the decisive impact he has had on her professional development.

**Keywords:** Paul H. Stahl, South-Eastern European Ethnology, École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS).

Le 1<sup>er</sup> septembre 1990, je suis arrivée à Paris pour ne jamais le quitter. L'année précédente, j'étais venue en touriste assister au vernissage de l'exposition de mon père à la Galerie de France, et j'avais fait la connaissance de Paul-Henri Stahl. Cette même année, j'avais soutenu ma thèse de doctorat en ethnolinguistique à l'Institut d'Études Slaves et Balkaniques de Moscou, sous la direction de l'académicien Nikita Tolstoï. Mais en France, je me rendis vite compte que ce diplôme ne m'ouvrirait pas les portes de l'université.

Je racontai alors à Paul-Henri que ma thèse portait sur le calendrier roumain et que je nourrissais depuis longtemps un autre projet : étudier la perception du corps féminin en Polésie, au sud de la Biélorussie et au nord de l'Ukraine. Il m'accepta aussitôt en doctorat, cette fois en anthropologie sociale. Ainsi s'ouvrit pour moi un monde nouveau : une discipline inédite, de nouvelles approches, une autre manière d'écrire.

Je découvris d'abord ses cours sur les structures familiales dans les Balkans et au-delà, sur l'habitat, l'espace social et géographique. Les séminaires réunissaient

---

\* Professor of Russian civilization, University of Sorbonne, Paris, e-mail address: [galina.kabakova@sorbonne-universite.fr](mailto:galina.kabakova@sorbonne-universite.fr)

des doctorants venus d'horizons variés : études de l'oralité, anthropologie culturelle. La diversité des terrains, des sujets et des méthodes était vertigineuse – et admirablement orchestrée par Paul-Henri. Mon propre terrain, décentré par rapport à l'univers balkanique, n'a jamais posé le moindre problème ; mes présentations furent toujours accueillies avec chaleur et curiosité.

Le séminaire de Paul-Henri attirait bien au-delà des doctorants inscrits : d'autres chercheurs, parfois venus de disciplines éloignées de l'ethnologie, y participaient comme intervenants ou auditeurs. Reconnu par la communauté scientifique française, Paul-Henri était respecté de tous et se sentait investi d'une mission essentielle : développer les études balkaniques – et plus largement sud-est européennes – en France.

L'une de ses grandes réalisations fut la direction de plusieurs dizaines de mémoires et thèses en près de trente ans d'enseignement à l'EHESS. Mais il créa aussi un autre centre de gravité intellectuel : la série *Études et Documents Balkaniques et Méditerranéennes*. Entre 1979 et 2009, il réalisa, seul, trente-deux fascicules de cette publication périodique. Sans financement public, il en assura à la fois l'édition et la diffusion. Quiconque s'est déjà confronté à l'édition mesure la difficulté d'une telle entreprise.

Cette revue réunit les contributions de chercheurs jeunes et confirmés, issus de nombreux pays. Le champ d'étude s'élargit progressivement et, à partir du sixième volume, le titre initial, *Études et Documents Balkaniques, intégra et Méditerranéens*. Paul-Henri m'y invita à publier : je lui dois ma toute première parution en France (et en français), en 1990, consacrée à l'enfant naturel dans les traditions d'Europe de l'Est. J'y publiai ensuite un autre article et un compte rendu. Cette expérience fut pour moi une véritable initiation à la recherche française : même si j'avais déjà publié en russe, j'ai dû réinventer ma manière d'écrire.

La lecture des travaux de Paul-Henri m'a profondément marquée. En découvrant son livre, *Histoire de la décapitation* (Presses Universitaires de France, Paris, 1986), qu'il m'offrit généreusement, j'ai compris qu'un ouvrage universitaire pouvait se lire comme un roman d'aventures. Depuis, j'ai toujours tenté d'écrire dans cet esprit.

J'ai eu, dans ma vie académique, deux chances rares. Dès la licence, j'avais trouvé un directeur de mémoire, puis de thèse, qui devint presque un parrain : Nikita Ilitch Tolstoï. Ses étudiants et ses doctorants formaient une tribu soudée autour de leur maître. En arrivant en France, j'ai rencontré un autre guide, Paul-Henri Stahl. Réserve, il ne montrait jamais ses émotions, et nos relations n'étaient pas aussi cordiales qu'avec la famille Tolstoï. Pourtant, dès le début, j'ai senti que je pouvais compter sur lui, et la vie me donna raison.

Il me fallut presque sept ans pour achever ma thèse. Une fois terminée, je proposai comme rapporteuse une collègue que je connaissais bien et que je considérais comme une amie. Quelle erreur de jugement ! Elle ne fit que feuilleter l'introduction et rendit un avis défavorable. J'étais dévastée. En lisant le pré-rapport,

Paul-Henri comprit aussitôt que cette collègue n'avait ni saisi la méthode ni la problématique de mon travail.

Je ne sais comment un autre aurait réagi à sa place, mais lui prit une décision surprenante : il accepta de participer au colloque qu'elle organisait à Montpellier, où elle enseignait l'anthropologie. Sur place, il prit le temps de la rencontrer, de discuter de ma thèse et de la convaincre de la lire attentivement. Cette rencontre fut décisive : la rapporteuse finit par faire son travail, et l'avis définitif fut bienveillant.

La soutenance se déroula sans accroc, et la thèse, publiée sous le titre *Anthropologie du corps féminin dans le monde slave* (L'Harmattan, Paris, 2000), m'ouvrit les portes de la Sorbonne. Je sais aujourd'hui que le rôle de Paul-Henri fut essentiel, et je lui en serai toujours reconnaissante.

